

JOURNÉES RENCONTRES INTERNATIONALES DES HOSPITALIERS À LOURDES 6-7-8 DÉCEMBRES 2008

Chapitre 2

S. Em. le CARDINAL PAUL JOSEF CORDES

Ordonné prêtre pour le diocèse de Paderborn (Allemagne) le 21 octobre 1961, Mgr Cordes a été nommé évêque auxiliaire de ce diocèse le 27 octobre 1975 et ordonné évêque le 1^{er} février 1976. Appelé à Rome en 1980, il a été vice-président du Conseil pontifical pour les Laïcs de 1980 à 1995, date à laquelle il a été nommé par le Saint-Père, archevêque-président du Conseil Pontifical « Cor Unum », puis créé cardinal le 24 novembre 2007.

L'Encyclique « Deus caritas est » et le bénévolat

L'exemple de Jésus et l'enseignement de l'Eglise depuis l'origine nous font un devoir de prendre soin des pauvres et des nécessiteux. La bonne action vis-à-vis du prochain est dans le Nouveau Testament preuve de l'identité de Jésus de Nazareth. Jésus soigne les malades, il apaise la faim de ceux qui sont dans le besoin, il console les affligés et il guérit les possédés. Chez le prophète comme chez l'évangéliste il laisse transparaître la bonté du Père qui l'envoie et en même temps il nous montre la racine de toute misère humaine : le mal et le malin.

C'est le Père du Ciel lui-même qui est annoncé par Jésus dans les évangiles comme source et modèle de la bonté entre les hommes. C'est lui qui nourrit les oiseaux du ciel (Mt 6,26) ; c'est lui qui sait ce dont nous avons besoin (Mt 6,32) ; c'est lui qui donne ce que nous demandons ; il nous laisse trouver ce que nous cherchons, il nous ouvre quand nous frappons (Mt 7,7). Les Epîtres pastorales expriment la vérité que dans le Christ, c'est « la bonté de Dieu, notre Sauveur et sa tendresse pour les hommes (Tt 3,4) » qui sont entrés dans le monde. Il est venu dans un monde dans lequel l'homme égoïste pratique toutes sortes de vices. C'est lui qui dans ce monde devient le nouveau commencement. Il ouvre l'ère d'une autre conduite et d'un autre agir. Quelque chose de nouveau a commencé. Cela est devenu présent par Dieu dans le Christ, et cela doit maintenant être rendu tangible dans le monde et dans la société par la communauté chrétienne.

La jeune communauté s'approprie le commandement de Jésus de pratiquer l'amour du prochain. Le Nouveau Testament relate à beaucoup d'endroits les formes concrètes de cette aide des premiers chrétiens : la préoccupation matérielle mutuelle, le soin des malades, la prise en charge des veuves, l'hospitalité, la protection des orphelins, la visite aux prisonniers, etc...

Bientôt les fidèles, appuyés sur des impulsions de la Bible, ont formulé un premier catalogue de telles obligations, en quelque sorte un miroir de la charité pratique.

En plus de la compassion naturelle pour les nécessiteux il y a un appel à l'action concrète. Il subsiste toujours dans l'Eglise les « oeuvres de miséricorde » ; parmi elles, l'attention aux malades et leur accompagnement dans l'amour prennent certainement une place importante, de sorte que tous les hospitaliers à Lourdes peuvent être fiers d'un ancrage ecclésial millénaire de leur service.

D'ailleurs je ne vous cache pas qu'il y a presque 50 ans, à Pâques 1958, j'ai moi-même, étant séminariste, rendu service comme brancardier à Lourdes. Ainsi je partage votre expérience un tout petit peu.

Au 19^e siècle, la misère humaine prenait, à cause de l'industrialisation, des proportions insupportables et inconnues jusque-là. Comme d'autres institutions, l'Eglise se voyait obligée d'exiger de ses membres et de la société des changements radicaux. Ce fut l'origine de la « Doctrine sociale de l'Eglise ». Son fondement fut en 1891 l'encyclique du Pape Léon XIII « *Revum novarum* » suivie jusqu'à nos jours par les grandes encycliques sociales du Pape Jean-Paul II.

Cette doctrine voulait aller au-delà du simple soulagement de la misère et des conduites morales individuelles. Il s'agissait d'arriver à des structures meilleures pour la vie sociale, préalable pour qu'un comportement éthique devienne possible. Pour cela elle analyse les problèmes de société et impulse des principes rendant possible la recherche de solutions. Elle le fait à partir de l'usage de la raison et de l'anthropologie chrétienne. Comme fruit de cette doctrine, elle souhaite atteindre un ordre social plus juste. Pour endiguer la misère humaine il faut à la fois les principes de cette doctrine et la promulgation de lois civiles convenables.

A cause de son caractère juridique et de son objectif de modification des structures, la doctrine de l'Eglise, aussi parfaite soit-elle, n'atteint pas d'abord l'individu avec ses motivations et ses réactions spontanées. Aussi ne s'appuie-t-elle presque pas sur des postulats chrétiens, trouvés dans la Révélation.

Elle postule un changement du droit raisonnablement acceptable par tous les hommes de bon sens. Elle vise le comportement en société. De ce fait elle demeure formelle et son efficacité est nécessairement limitée. C'est seulement la Révélation de Dieu qui est au contraire capable de nous amener à une compréhension plus profonde de l'ensemble des problèmes. La Parole de Dieu dans le Nouveau Testament n'est pas avare d'indications que Dieu nous demande plus que l'observation des lois et du droit : qu'une pratique religieuse légaliste ne suffit pas.

Cette différence entre le fondement de la charité dans le coeur des hommes et l'engagement social de l'Eglise est d'une importance considérable et a des conséquences de grande portée. C'est ici que se trouve la clef d'une approche totalement nouvelle que nous propose le Pape actuel pour nous conduire tous à nous investir pour les hommes souffrants. Le Pape Benoît XVI l'a formulé dans sa première encyclique « *Deus caritas est - Dieu est amour* » qu'il a publiée à Noël 2005.

Naturellement le premier enseignement d'un Pape donne justement une idée fondamentale de l'orientation de son pontificat ; il s'agit quasiment de sa « déclaration gouvernementale ». On peut comparer son importance avec celle de l'encyclique « *Ecclesiam suam* » de Paul VI (1964) ou de « *Redemptor hominis* » de Jean-Paul II (1979). Après tout c'est la toute première encyclique sur le thème de l'« amour » et de la « caritas », la charité. Déjà le pape Jean-Paul II a voulu vers la fin de sa vie traiter ce sujet. Il m'avait chargé de faire un projet. Comme sa maladie l'empêchait de travailler le texte, il n'y a pas eu de publication. Le Cardinal Ratzinger était au courant de ce travail préparatoire et a pris la décision de choisir le thème de l'amour de Dieu et du prochain comme sujet de son premier enseignement doctrinal. Mais il lui

donna un aspect totalement nouveau en la commençant, d'une manière très surprenante, par la question de Dieu, c'est-à-dire autrement que je l'avais proposé dans mon esquisse. Par là il parvenait à un maximum de clarté pour son énoncé fondamental, c'est-à-dire que l'amour entre les hommes ne peut réussir que grâce à la force que l'amour de Dieu nous donne.

Il me semble exceptionnellement courageux, mais en même temps de grande nécessité, que le Pape Benoît XVI essaie de contribuer à une compréhension appropriée de l'expression « amour » - concept en effet maltraité et souvent défiguré dans l'époque moderne. Comment faire pour que l'Occident accède à l'affirmation biblique « Dieu est amour » (1 Jn 4,16) ? C'est là la grande question qu'il se posa dès le début.

... Le Pape veut, personnellement et dans des situations de crise, rendre tangible l'amour de Dieu et manifester sa compassion. Notre travail par sa nature même concerne des interventions concrètes face à des urgences... En outre pour le progrès de la justice, nous voulons former les consciences et lors des catastrophes nous appelons les fidèles à faire des dons. Ainsi, aider, a pour nous, d'abord un côté technique et administratif. C'est l'« ortho praxis », l'action juste, qui est demandée et non la théorie. Et je suppose qu'une telle vision de service est habituelle partout dans les actions charitables de l'Eglise.

A l'opposé de cet objectif d'efficacité, le Pape Benoît XVI donne d'abord un fondement théologique à son enseignement sur l'amour du prochain. Par là il incite tous les chrétiens à porter attention à l'esprit dans lequel ils se préoccupent des hommes en détresse. Il exprime sa conviction que la foi des acteurs se reflète dans leur rayonnement et dans l'intensité de leur action. En tournant le regard vers Dieu des éléments nouveaux et spécifiques s'intègrent dans la manière habituelle de voir l'aide humanitaire, des éléments auxquels le baptisé ne devrait pas renoncer. Dans le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain s'entrecroisent une triple mission : l'écoute de la Parole de Dieu, l'attention aux hommes dans le besoin, et la célébration de la Rédemption dans la liturgie.

Naturellement, tous les membres de l'Eglise se réjouissent de la première encyclique du Pape Benoît. Surtout les bénévoles y trouvent une confirmation. Certes la société et l'Eglise ont depuis toujours compté sur ceux qui, sans faire beaucoup de bruit, se mettaient au service du prochain : pour l'Eglise et pour ne nommer que quelques-uns, je pense aux paroissiens, aux membres des Tiers Ordres, aux Fraternités, aux Conférences de Saint Vincent de Paul, ici bien sûr, aux Hospitaliers, et aux services qu'on se rend entre voisins. Mais c'est seulement de nos jours que le public prend conscience de la grande valeur de ces services. De toute façon l'Organisation des Nations Unies avait proclamé l'année 2001 comme « Année Internationale du Volontariat ». Auparavant le Pape Jean-Paul II avait déjà encouragé le service bénévole, surtout dans ses messages aux JMJ, Journées mondiales de la Jeunesse...

Mais plus significatif que les encouragements donnés par les Papes aux bénévoles, avec la confirmation de l'intérêt de leur service, le Pape Benoît XVI nous donne une orientation importante. Comme je l'ai déjà dit, cette orientation se profile plus clairement si on lit son encyclique en ayant à l'esprit la doctrine sociale de l'Eglise. Si celle-ci propose des buts objectifs pour remédier à ce qui ne va pas dans la société et exige des changements juridiques, le Pape se préoccupe et traite en détail des acteurs engagés au service de l'Eglise. Il ne s'intéresse pas seulement à la société qu'il faut changer mais aussi aux personnes qui doivent être promoteurs de ce changement. Par son enseignement, il pénètre dans un domaine encore vague et y plante des points de repère qui sont inspirés par le thème de « l'amour »...

Premièrement, le Pape s'intéresse à la personne du prochain dans le besoin. Comme il l'écrit, le prochain a « toujours besoin de quelque chose de plus que de soins techniquement corrects ». Au-delà des soins, il a besoin « d'humanité », « des attentions qui viennent du coeur ». Etre enraciné dans la foi et attaché à Dieu est nécessaire pour rencontrer son prochain. Souvent il lui manque plus que la nourriture, la boisson, le logement et la santé, parce que « c'est précisément l'absence de Dieu qui est la racine la plus profonde de la souffrance ».

L'engagement de l'Eglise contre la détresse dans le monde va finalement au-delà de l'intention de repousser la misère terrestre. Pape Benoît XVI est attentif à la chance d'une croissance en humanité et d'une éducation à l'altruisme que l'engagement caritatif donne aux collaborateurs. « A l'anti-culture de la mort, qui s'exprime par exemple dans la drogue, s'oppose ainsi l'amour qui ne se recherche pas lui-même, mais qui, précisément en étant disponible à « se perdre » pour l'autre, se révèle comme culture de vie » Une autre fois il est question de la « défense de Dieu » contre toute tentative « de se passer de Dieu ». En conséquence « le collaborateur de toute Organisation caritative catholique » doit bien apaiser la misère, mais en dernier lieu il a la mission de « travailler afin que l'amour de Dieu se répande dans le monde ».

... Le Pape demande de la « compétence professionnelle », mais il est également dit que « à elle seule, elle ne peut suffire ». Les soignants ont besoin « en plus de la préparation professionnelle... aussi et surtout d'une " formation du coeur " ». Dans le langage inimitable du Pape, l'encyclique appelle le fruit d'une telle formation « un coeur qui voit ». Le texte n'a pas peur d'aller très loin dans l'exigence envers le soignant. Il exige de lui « l'humilité » afin que le don n'humilie pas le bénéficiaire ; plus encore : la parole du Pape attend de celui qui aide « de donner non pas simplement quelque chose, mais de se donner soi-même ».

L'encyclique qui est relativement courte contient quand même deux paragraphes sur la « prière ». Ils prouvent une fois de plus l'importance que le Pape Benoît XVI donne à la dimension spirituelle de la mission diaconale de l'Eglise.

Avec les catégories théologiques mentionnées plus haut, l'encyclique ouvre une nouvelle perspective de l'image que se fait de lui-même celui qui rend un service dans les groupes caritatifs. Ces propositions conduisent à reconnaître qu'il n'y a pas que l'efficacité professionnelle qui compte dans la lutte contre la misère. Les collaborateurs de la diaconat sont intégrés dans une double « philosophie » : l'expérience du « marketing » nous enseigne les lois de l'efficacité avec évidence ! Mais au-delà de ces lois économiques, c'est le message de Jésus-Christ qui nous y oblige. Nous nous trouvons appelés constamment à nous ouvrir nous-mêmes au message de l'amour de Dieu ; nous ne pouvons pas limiter nos efforts à des objectifs de compétence professionnelle qui ne nous engagent pas personnellement.. La Bienheureuse Mère Teresa de Calcutta est un exemple indubitable qu'une telle approche ne nuit pas à l'efficacité de son action.

... Selon Benoît XVI son véritable et unique thème doit être « Dieu ». Et cela face à la tragédie de l'oubli de Dieu que nous rencontrons en Occident. Le Pape est convaincu que chaque problème particulier des hommes est à ramener à la question de Dieu.

Jésus lui-même dans son activité terrestre voulait annoncer Dieu et son Royaume. Le « Royaume de Dieu » n'exprimerait pas une réalité qui viendra dans un avenir indéfini ; pas non plus le monde meilleur que nous cherchons à créer pas à pas, avec nos forces. Dans l'expression « règne de Dieu » le mot « Dieu » est essentiel : « Dieu n'est pas un ajout au Royaume » que l'on pourrait peut-être même laisser de côté. Dieu est le sujet, « Royaume de Dieu » signifie en réalité : Dieu règne.

Il est lui-même présent et il est déterminant pour les hommes dans le monde. Il est le sujet, et là où ce sujet manque il ne reste rien du message de Jésus. C'est pourquoi Jésus nous dit : « le Royaume de Dieu... est au milieu de vous ! ». Il se développe là où est réalisée la volonté divine. Il est présent là où se trouvent des personnes qui s'ouvrent à sa venue et laissent ainsi entrer Dieu dans le monde. C'est pourquoi Jésus est le Royaume de Dieu en personne : l'homme dans lequel Dieu est parmi nous et à travers lequel nous pouvons toucher Dieu, nous approcher de Dieu. Là où cela se produit, le monde est sauvé. »

Homélie du Cardinal Cordes

Réconciliation et paix

2Co 5, 17, 20 ; Lc 19, 1-10

La réconciliation et la paix sont aujourd'hui très prisées chez les hommes de bonne volonté, et cela de manière unanime. Les horreurs de la guerre ont apporté et apportent encore tant de souffrances aux hommes et aux peuples que chacun de nos contemporains se rangent spontanément dans le camp des pacifistes. Les instituts se consacrant aux recherches sur la paix sont aidés financièrement par les Etats et la société de manière remarquable. Nous suivons avec beaucoup d'intérêt les efforts de l'ONU, en matière de détente, et le Prix Nobel de la Paix jouit universellement du plus grand prestige.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la Béatitude biblique la plus populaire est certainement cette louange adressée à ceux qui savent pardonner à leurs ennemis : « Heureux ceux qui font régner la paix » (Mt 5,9), comme dit le Christ dans le Sermon sur la Montagne. L'Histoire Sainte, traversant l'Ancien et le Nouveau Testament, fait de cette aspiration aux rapports harmonieux et paisibles, un trait dominant du Peuple élu. A propos du roi David, il est dit que, sous son règne, le peuple vivait en paix (voir Chr 22,9). Son fils Salomon comporte cette notion de « paix » (Shalom) au sein même de son nom. Et l'évangéliste Luc présente l'Enfant nouveau né en face de l'empereur Auguste, qui se prétendait « le pacificateur de l'univers ».

Bien sûr on ne peut nier que cette insatiable aspiration de l'humanité vers la réconciliation et la paix ne se perde, n'aboutisse à rien du tout. Tant d'interventions d'hommes politiques ne dépassent pas le niveau des bonnes intentions. Des milliers de voix proclament que l'homme doit être capable, par ses propres efforts, de construire la paix. Ce sont des circonstances contraires qui font tout échouer.

Pour réussir, il suffit de changer son comportement extérieur. Jean-Jacques Rousseau a convaincu tout le monde que l'homme est bon. C'est la société qui est la cause du mal, dit Karl Marx. Frédéric Nietzsche se moque des méfaits de l'introspection : « J'ai fait ça, me dit ma mémoire. Je ne peux pas avoir fait ça, me dit ma fierté. A la fin, la mémoire finit par céder. » Enfin Sigmund Freud explique le caractère illusoire, chez l'homme, de la culpabilité. Ainsi, les « Pères fondateurs de la Modernité » considèrent comme un mythe la mauvaise conscience, et réussissent à nous décourager et nous destabiliser.

Il ne fait pas de doute que ces hommes ont apporté des vues intéressantes sur l'homme et nos responsabilités en ce qui concerne la paix. Bien sûr, il travaille pour la paix, celui qui tend volontairement la main à son frère ou sa soeur. Bien sûr, une

manière droite et juste de vivre ensemble, dans la vie quotidienne, favorise le pardon. Le fait de se tourner vers Dieu ne remplace pas la réconciliation entre les hommes, la recherche d'un nouveau départ, une humble demande de pardon à son prochain. Mais les prophètes de la Modernité, en conditionnant totalement les hommes, ont détruit la réalité du mal moral et la conscience de la faute. Ils ont enveloppé le péché dans des considérations psychopathologiques, l'ont réduit à une résultante biologique. Les thèses de ces nouveaux prédicateurs nous égarent tous encore aujourd'hui et nous donnent le vertige. Blaise Pascal disait d'eux sévèrement, en faisant allusion à l'ancienne liturgie : « Ecce, patres, qui tolunt peccata mundi : les voilà, les pères, qui enlèvent les péchés du monde ! »

C'est tout autre chose que l'apôtre Paul a enseigné. Dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, il fait appel à la conscience, en révélant les profondeurs du drame sous-jacent à la paix : « C'est Dieu qui dans le Christ se réconciliait le monde... et qui a mis sur nos lèvres le message de réconciliation... Nous vous en supplions au nom du Christ : réconciliez-vous avec Dieu ! » (2Co 5,19). La racine des dissensions entre les hommes est le désaccord de l'homme avec Dieu. Voilà ce qui empoisonne les relations entre les hommes ! C'est seulement quand l'homme se laisse saisir par Dieu que la paix peut advenir dans le monde. « Seul l'homme réconcilié avec Dieu peut se réconcilier aussi avec lui-même et entrer dans l'harmonie, et seul l'homme réconcilié avec Dieu et lui-même peut faire régner la paix autour de lui et dans le vaste monde. » Déjà au moment de la naissance de Jésus, les anges annoncent que la paix correspond au désir divin et que les hommes en deviennent responsables. Mais cette paix dépend du bon vouloir de Dieu (Lc 2, 14).

A l'occasion de la seconde rencontre des hospitaliers, le thème de la Réconciliation a été proposé. La Sainte Ecriture, et aussi, notre expérience nous mettent en garde contre le fait de rayer simplement d'un trait de plume un tel sujet, de même que la tentation de dire : « Oublions tout cela ! N'en parlons plus ! » Avec de tels conseils, on construit des solutions illusoire, parfaitement fragiles. Chacun a sa part dans ce mur qui le sépare des autres humains ; cette part doit être dégagée : mon éloignement, mon aversion, ma haine doivent être reconnus et avoués. Le contester reviendrait à faire naître entre les hommes un climat de mensonge. Un tel refus de la confession aurait, en face de Dieu, un effet dévastateur. L'Ecriture nous dit : Si nous nous prétendons sans péché, nous nous trompons nous-mêmes (1Jn 1,8).

Quand on jette un oeil sur les perspectives bibliques, on voit bien, dans les trois étapes de la naissance de l'Eglise, qu'il s'agit chaque fois du pardon des péchés. Quand le Seigneur remet à Pierre, le Rocher, la clé du Royaume et le pouvoir de lier et de délier, il lui donne ainsi la charge de ramener, de faire revenir, de pardonner (Mt 16, 19). Le Seigneur montre la même chose, à l'occasion de son dernier Repas, à cette société nouvelle, invitée à devenir en vérité son Corps, par le don de son Corps. Cela sera rendu possible parce que le Seigneur répand son Sang, ce Sang répandu pour une multitude, en vue de la rémission des péchés (Mt 26, 28). En troisième lieu, le Ressuscité rencontre pour la première fois les Onze et leur parle de paix, en leur donnant le pouvoir de pardonner les péchés (Jn 20, 19-23).

La réconciliation n'est donc pas fictive, avec Dieu, ce n'est pas une pieuse exhortation. Ceci nous montre avec force la manière dont Jésus traite les pécheurs : le pardon des péchés n'est pas une simulation, à base d'un oubli, ni une banalisation du mal.

Il libère d'un poids insupportable. Il suffit de se rappeler comment le père de l'enfant prodigue, ouvre les bras à son fils, ou comment Jésus permet à Pierre, qui vient de le renier, de libérer ses larmes. Cela permet à l'homme d'avoir une idée de la grâce et de l'importance du pardon pour Dieu. Le Cardinal Ratzinger cherchait, il y a quelques années, à l'occasion d'un rapport sur le renouveau de la vie ecclésiale, les raisons de la crise spirituelle. On peut les trouver, écrivait-il, dans l'affaiblissement de cette grâce du pardon. On veut une société meilleure, on veut une morale plus solide, un homme nouveau... mais on méconnaît le péché, on ne le voit pas comme s'opposant à Dieu, on ferme ses oreilles aux appels à la conversion venus de la Bible.

Chers frères et soeurs, ces jours-ci commencent, dans ce célèbre Sanctuaire de Notre-Dame, source de tant de grâces, le 150ème anniversaire des Apparitions. Vous êtes tous venus pour demander au Seigneur cette aide aux malheureux, spécialement aux malades, aide qu'il donne par les mains de Marie. Vous voulez assister tout particulièrement ceux qui, sur le plan corporel ou spirituel, ont besoin d'être secourus. Ces besoins profonds de l'âme et du corps invitent à se rendre à Lourdes. Vous faites bien de venir en aide à ceux qui souffrent : nous ne pouvons sous-estimer cette souffrance qui, en dépit des efforts des médecins, affectent tant de corps et d'âmes.

Peut-être me permettez-vous un petit exemple personnel : il y a quelques années, à l'époque du communisme, je visitais en Pologne ce sanctuaire marial si connu de Czestochowa. J'ai été impressionné par la piété profonde des pèlerins que j'ai rencontré, je me suis absorbé moi-même dans une silencieuse contemplation, devant la Mère de Dieu à qui j'ai remis tous mes soucis. Un peu plus tard, une question s'est posée à moi : j'avais fait aussi l'expérience de Lourdes ; comment comparer Czestochowa et Lourdes ? Je m'adressai à l'évêque auxiliaire polonais, Mgr Musiel, un homme sage, connu pour sa lutte dans la défense de la foi. Peu de pasteurs de l'Eglise polonaise avaient été, aussi souvent que lui, inquiétés, par les autorités communistes. Je lui demandais donc si les aspirations et les espérances des pèlerins de Czestochowa différaient de celles des pèlerins de Lourdes. Sa réponse : « Nous n'attendons pas de miracle ». Tout d'abord, je suis resté perplexe. Ensuite, j'ai mieux compris : il n'y avait là aucun manque de confiance - comme si Dieu ne tenait pas notre destin dans sa main - il s'agissait simplement d'une forme supérieure de foi : être prêt à accepter la volonté de Dieu, comme il voulait. Cependant, vu la faiblesse de cette foi, nous avons besoin de l'aide de la Mère de Dieu. Nous devons, pour perfectionner notre foi, nous rendre à Lourdes, et, étant donné notre impuissance de petit enfant, lui demander son appui. Je dois vous avouer, malgré tout, même si mon peu de foi me fait un peu rougir, que, plus tard, dans des problèmes de santé sérieux, j'ai supplié la Mère de Dieu de venir à mon aide, ce n'était pas à Czestochowa, mais à Lourdes.

A côté de cette puissance de guérison divine, il y a le premier message que Sainte Bernadette a été chargée par la Vierge Marie de porter à l'Eglise : c'est l'appel de Marie : « Priez pour les pécheurs ! » La belle Dame insiste sur le fait que le péché est à la racine de tout mal. Elle fait manger de l'herbe à Bernadette, acte de pénitence « pour la conversion des pécheurs ». On ne peut imaginer Lourdes sans le sacrement de la Réconciliation, pour tous les pèlerins et aussi les hospitaliers. Il y a quelques années, des prêtres de mon diocèse d'origine m'ont invité à venir à Lourdes avec eux. Ils m'ont convaincu par leur expérience : « Les deux tiers des pèlerins, au moins, vont se confesser pendant le pèlerinage ». Les chapelains aussi, tout en sauvegardant le secret de la confession, m'ont fait part de leur émotion à la suite de leur expérience de confesseur. Il ne faut donc pas passer sous silence la vérité de la Réconciliation à

une époque qui semble oublier ce sacrement. Les paroissiens d'une paroisse italienne, le mois dernier, voulaient renvoyer leur nouveau curé, dans une petite ville, parce qu'il se refusait à pratiquer l'absolution générale, comme son prédécesseur, une absolution dépréciée.

On pourrait faire appel, en face d'eux, à cette plainte, formulée par un protestant célèbre, Adolf von Harnack, fort mal disposé vis à vis des catholiques mais fort clairvoyant, en ce qui concerne la grâce de la confession ; il écrit : « Nous donnons à nos enfants une éducation qui les amène à reconnaître oralement leurs fautes et leurs péchés. De même, nous nous efforçons, dans nos prisons, d'obtenir des aveux de la part des criminels. Mais, en parlant des enfants et des prisonniers, nous avons perdu le sens de la bénédiction attachée à la reconnaissance des péchés. C'est pourquoi nous avons pris l'habitude d'un aveu général des fautes, en bloc. Elles nous deviennent ainsi faciles à porter, si facile que cela est bien vu dans l'Eglise, à l'occasion d'une réunion où l'on va discuter d'un point important, de faire précéder la chose par une sorte d'aveu général des péchés. Curieuse et lamentable confusion. »

Comment les chrétiens peuvent-ils, sans l'expérience de la confession, vivre une vraie libération, qui procure un regard franc et profond sur soi-même, sans complaisance ? Peuvent-ils prétendre connaître cette joie éprouvée par l'enfant prodigue dans les bras de son père ? Celui qui fait peu de cas de la confession, dans son chemin de foi, se prive d'une aide très précieuse ; il se prive d'une étreinte bouleversante, comme celle que le Sauveur, pour moi, assoiffé de salut, a préparé, dans une rencontre toute personnelle.

Zachée a dû expérimenter cette proximité très concrète du Seigneur, d'après le récit de Luc que nous lisons aujourd'hui, et il a profité de l'occasion pour confesser ses fautes. Nous devrions, dans cette Eucharistie, avec lui nous mettre intérieurement en chemin. Au premier abord, il se présente comme poussé par un vague désir de voir le Seigneur. Jésus ne lui est plus indifférent. D'une certaine manière, il l'a abordé. Voici un élément essentiel dans notre cheminement de foi, que nous abandonnions une piété routinière, paresseuse. Il s'agit de rencontrer une personne qui parle à notre cœur, qui suscite notre intérêt, nous fascine, à qui nous proposons notre amitié et notre amour. Pour Zachée, son désir d'approcher le Seigneur comporte une espérance, celle de voir ce mur de fautes, d'erreurs et de péchés tomber grâce à Jésus. Son désir le rend inébranlable : il ne s'arrête pas au fait que sa petite taille lui donne peu de chances de voir le Seigneur. Il monte sur un sycomore, avec ses branches couvertes de feuilles, solides. Il pouvait s'y cacher. Mais Jésus, depuis longtemps avait perçu l'ardeur de Zachée. Il regarde, comme dit l'Evangile, vers le haut. Il connaît le désir du cœur du publicain, comme il connaît toutes nos souffrances à propos de notre imperfection et notre égoïsme. Avec l'appel de Jésus : « Descends vite ! » ce pécheur notoire entre pleinement dans la lumière du Seigneur. Il se montre tel qu'il est, reconnaît ses fautes ouvertement. Il s'engage à changer, en allant au-delà de ce que la loi juive exigeait : le don de la moitié de sa fortune ; le remboursement de ses abus criminels.

Et il est plein de joie, c'est clair. Lui, l'ennemi du peuple, le parasite d'Israël, qui, aux yeux des gens, n'avait pas la moindre chance d'obtenir la bienveillance divine. Maintenant, grâce à cette rencontre avec Jésus et grâce à l'aveu de ses fautes, il reçoit la grâce du salut.